



TINTIN

27

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS



Dans la lumière
douteuse
du petit jour,
Hassan et Kaddour
viennent de surgir,
terrifiants...
(Voir page 7.)

Et Patati et Patata...

L'AUTRE jour, dans la cour d'un collège, je me trouvais parmi des garçons que la pluie avait réunis dans un coin du préau. Le débat semblait des plus animés.

— Savez-vous, disait un rouquin, que Jacques, lorsque sa maman l'envoie en courses, ne remet jamais la monnaie ?

— Ça ne m'étonne pas, opinait un autre, il a toujours des sous plein les poches.

— C'est comme Pierre. Il paraît qu'il ne rend jamais les livres qu'on lui prête. Il va certainement les vendre, le matin !

— En tout cas, un type qui ne s'en fait pas, c'est Paul. Son frère m'a dit qu'il chipait presque chaque jour un bout de craie en classe. Il les collectionne pour sûr !

— Il paraît qu'il les échange avec Jean pour des bouts de crayons que celui-ci subtilise à ses camarades.

— On m'a raconté que Charles avait été...

C'est à ce moment-là que j'intervins :

— ...canonisé, n'est-ce pas ? C'est vrai. Pour des miracles qu'il avait accomplis aux examens !

— Tu veux rire, hein ? Charles canonisé !

— Pas du tout. Et René, m'a-t-on dit, allait être décoré pour actes de bravoure...

— Tu plaisantes !

— Mais non. Ce que vous êtes drôles, tout de même ! Quand le premier venu vient vous raconter n'importe quel méfait attribué à l'un de vos camarades, vous le croyez tout de suite. Mais lorsqu'on vous déclare qu'il y a parmi vous un saint ou un héros, vous vous montrez sceptiques.

Les collégiens, que mon intervention avait un peu décontenancés, me regardaient curieusement.

— Voyons, leur dis-je. Avez-vous vu Pierre vendre les livres qu'on lui avait prêtés ? Et Paul chiper des bouts de craie en classe ? Et Jean subtiliser les crayons de ses camarades ?

— Pas précisément. Mais on nous l'a dit.

— On vous l'a dit... Il paraît que... Je me suis laissé dire... On raconte... Eh bien, moi, je te dis, Guy, que tu es un troglodyte ! on me l'a dit ! Et toi, Jules, il paraît que tu te mouches dans les draps de ton lit ! Quant à toi, Victor, je me suis laissé dire que tu n'allais jamais te coucher sans avoir reçu ton sucre d'orge ! On raconte même que...

Mais je ne pus aller plus avant. Un grand éclat de rire avait accueilli mes dernières paroles. Mes amis avaient compris que je me moquais d'eux et que, ma foi, ils l'avaient mérité. Car nous avons mieux à faire, lors de nos entretiens, qu'à tenir des propos de bonnes femmes : « Et patati et patata ! » Ne pensons jamais du mal de personne. Et faisons confiance à chacun.



Tintin

Mon Courrier

Van de Werve Yves, Anvers. — Dès que possible, nous ferons sortir de presse le second tome du « Secret de l'Espadon » et la suite de « Corentin ».

Ghyssels Joseph, Ixelles. — Ainsi, « Conrad le Hardi » est ton histoire préférée ? Bob De Moor a été enchanté de l'apprendre. Amicalement à toi.

Vranckx Andrée, Louvain. — Tu n'es pas la seule à te passionner pour les Timbres Tintin. Les collectionneurs sont très nombreux. Bonne chance.

Pierre-Paul. — « Tintin en Russie » paraîtra en album lorsque Hergé aura le temps de le redessiner. Il faut prendre patience. Des avions à réaction ? Mais notre journal en a parlé très souvent, voyons ! A toi.

Moes Luc, Godinne-sur-Meuse. — Désire correspondre avec lecteurs de « Tintin » pour échange de timbres. Ecrire au bureau du journal.

QUAND TU M'ECRIIS, emploie ton papier à lettre

TINTIN

Nouveaux prix :

La pochette	7.50 fr.
La boîte	25.— fr.
Le coffret	50.— fr.

Tiquet Pierre, Verviers. — Si tu lisais attentivement ton journal, tu saurais que le Timbre Tintin se trouve dans les différents produits de Victoria, Maerter, Toselli, Palmalina, etc. Mes amitiés pour vous deux.

Antoine Georges, Woluwe. — Si tu le souhaites, tu peux venir nous dire bonjour. Tu nous diras ton nom, et je saurai qui tu es. A bientôt.

Kireeffi Charles, Costermansville (Congo). — Aimerais correspondre avec un lecteur de 13 à 17 ans pour échanger des timbres-poste du Ruanda-Urundi et du Congo belge contre des timbres étrangers. Ecrire au journal.

TINTIN (hebdomadaire). Administration, Rédaction et Publicité : rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — Editeur-Directeur : Raymond Leblanc. — Rédacteur en chef : André-D. Fervez. — Imprimerie : Etablissements C. Van Cortenberghe, rue de l'Empeur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS

	Belgique	Etranger, Congo Belge
3 mois	Fr. 70.—	80.—
6 mois	135.—	155.—
1 an	265.—	300.—



Ils attendent le facteur qui va leur apporter lettres amusantes et cadeaux

JAMAIS les enfants de trois à seize ans, garçons et filles, n'ont connu de telles heures de plaisir et donné à leurs parents autant de satisfaction et de tranquillité.

Tous les samedis, ils reçoivent, en effet :

1. une lettre illustrée amusante qui leur est adressée PERSONNELLEMENT ;

2. un cadeau, jeu d'intérieur nouveau, qui leur assure tout un dimanche joyeux et émerveille leurs petits camarades.

Chaque samedi nouvelle lettre amusante et nouveau jeu original, éducatif, moral, adapté à l'âge. Pour le prix d'un seul jeu dont on se lasse vite, un nouveau toutes les semaines.

Demandez immédiatement la jolie brochure illustrée explicative.

GRATIS

Envoyez-moi tous renseignements sur le service hebdomadaire des lettres et des jeux aux enfants.

N.

Adresse

A retourner à

JIM ET SAMBO
Chaussée d'Ixelles, 186 T.
Bruxelles — Tél. : 47.91.58

LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX



Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Pour fêter la victoire de Conrad sur les bandits qui avaient attaqué le château, le seigneur de Kessel donne une grande fête. Cependant, dans la nuit, un cavalier galope à bride abattue vers le manoir...

Sur le minuit, le cavalier arrive au château...



Et quelques instants plus tard...

Seigneur, un messager demande à vous parler d'urgence.

Eh bien. Amène-le ici.



Alors, l'ami, qu'as-tu à me dire ?



Messire, notre maître et seigneur Charles le Téméraire, duc de Bourgogne et de Brabant, et comte de Flandre, mande à tous ses vassaux qu'ils envoient leurs meilleurs soldats rejoindre l'armée ducal à Dijon, où elle s'apprête à combattre le duc de Lotharingie.



La guerre ! Dieu nous protège !



Mes hommes sont à la disposition du duc. Ils se mettront en route le plus tôt possible... Mais ne veux-tu pas te reposer un peu, l'ami ?

Non, merci, Messire. Je dois repartir sans tarder. Adieu !



Par ma bonne épée ! Comme j'aimerais pouvoir partir à la tête de mes hommes ! Hélas, à mon âge...



Seigneur, laissez-moi prendre le commandement de vos soldats. Vous ne le regretterez pas !



Merçi, Conrad. J'accepte avec plaisir. Je suis sûr que mes hommes ne pourraient avoir un meilleur chef !

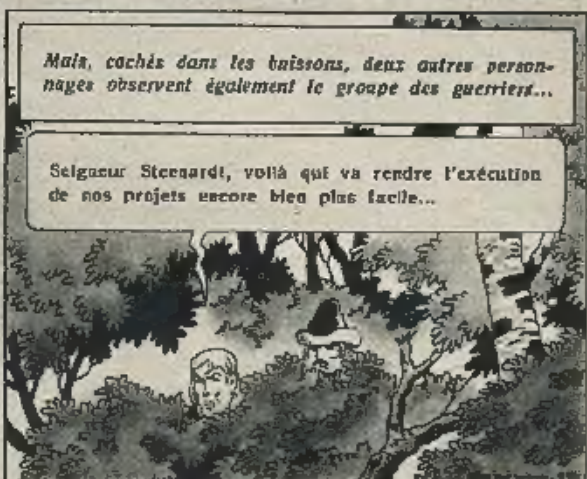


DES LE LENDEMAIN, LES PRÉPARATIFS DU DÉPART VONT BON TRAIN ET QUELQUES JOURS PLUS TARD, PAR UN MATIN ENSOLEILLÉ, CONRAD LE HARDI, RENAUD ET LES HOMMES DU SEIGNEUR DE KESSEL SE METTENT EN ROUTE. DU HAUT D'UNE TOUR, LE SEIGNEUR, SA FILLE ET QUELQUES SERVITEURS LAISSES EN ARRIÈRE, REGARDENT DÉFILER LA PETITE TROUPE...



Mais, cachés dans les buissons, deux autres personnages observent également le groupe des guerriers...

Seigneur Steenard, voilà qui va rendre l'exécution de nos projets encore bien plus facile...



LA MORT des SIOUX

Peu d'hommes ont poussé aussi loin la bravoure et le mépris de la mort que ces farouches Indiens d'Amérique qui vivaient au temps de Buffalo Bill, de Geronimo, de Yellow Hand et de Sitting Bull. La véritable histoire que vous allez lire vous en apportera une preuve éclatante.

TROIS Indiens sioux avaient été condamnés à mort par un tribunal militaire américain; ils devaient être fusillés le lendemain matin, à l'aube.

Comme on leur demandait s'ils n'avaient plus rien à dire ou aucun désir à exprimer, ils répondirent qu'ils refusaient énergiquement, non seulement d'avoir les yeux bandés pour l'exécution, mais encore d'être attachés au poteau.

— Soit ! déclara l'officier qui présidait le tribunal.

Puis il demanda encore :

— Est-ce tout ?

— Non, répondirent les trois Sioux. Nous voudrions finir notre carrière en héros et en braves.

— Qu'entendez-vous par là ? fit l'officier surpris.

— Permettez-nous de mourir à cheval. Avec nos lances, nous chargerons les troupes qui doivent nous exécuter et, lorsque nous serons à bonne portée, celles-ci :

Les Indiens n'achevèrent pas, mais tout le monde avec compris, une grande émotion, jointe à une profonde admiration, s'empara de tous les assistants.

Un peu décontenancé, le président s'entre tint durant quelques instants avec ses assesseurs.

Après quoi, il déclara que le tribunal faisait droit

à la requête des Indiens, étant bien entendu que leurs fusils seraient chargés à blanc, ce à quoi ils consentirent volontiers.

Les condamnés furent ensuite reconduits dans leurs cellules et, toute la nuit, la prison retentit du bruit de leurs invocations et de leurs chants.

★

Le lendemain matin, la population entière du fort se leva avant le soleil, chacun voulant assister à la mort héroïque des Indiens.

Lorsque les premières lueurs de l'aube pointèrent au-dessus des plaines de l'Est, les trois Sioux furent conduits sur une colline, non loin du fort, tandis que le détachement qui devait procéder à leur exécution allait se poster, également à cheval, sur la colline voisine.

Les Sioux avaient harnaché eux-mêmes avec soin leurs chevaux, de splendides pur-sang à la robe brune étoilée de blanc. Ils avaient mis, en outre, pour la circonstance, leurs magnifiques vêtements de cérémonie et leurs grandes coiffures aux plumes innombrables et multicolores, en sorte qu'ils paraissaient plutôt se rendre en vainqueurs à quelque fête qu'à leur propre exécution.

Arrivés au sommet de la colline, au moment même où le soleil émergeait enfin dans toute sa splendeur des nuages et des brumes environnantes, ils mirent pied à terre, tandis que les yeux de tous les assistants étaient fixés sur eux.

Alors ils chantèrent leur chant de mort tout en se balançant gravement :

Père (1), nous sortons pour mourir !
Ecarte la crainte de nos cœurs.
Non point pour nous-mêmes
Mais pour ceux qui restent après nous.
Père, nous sortons pour mourir !

Puis ils sautèrent en selle et chargèrent vers la mort, en poussant leur cri de guerre.

Une triple salve roula et se répéta au loin; un instant plus tard, trois chevaux, désormais sans cavaliers, s'enfuyaient en hennissant vers les prairies immenses du Far-West.

Telle fut, il n'y a pas tout à fait cent ans, la mort héroïque de trois guerriers sioux, quelque part aux confins de l'Iowa et du Nébraska.

(1) Le Grand Manitou, dieu des Indiens.



Les FAUCONS de la MER

L'oncle de Marc a été enlevé par les « Faucons Noirs ». L'organisation des « Chevaliers du Bonheur », aidée par Marc et Denis, est à sa recherche. On apprend qu'une colonne de voitures se dirige vers le Haut-Nil: le chef des « Chevaliers » suppose qu'il s'agit des ravisseurs...

La supposition du capitaine N. est exacte: en effet, les « Faucons Noirs » emmènent l'oncle Michel vers le Haut-Nil. Une colonne de plusieurs voitures progresse à travers le désert. Mais dans quel but ont-ils enlevé le collectionneur? Pour s'en servir comme d'un otage?



En amont de la digue d'Assuan, au milieu des sables, s'élèvent les ruines d'édifices fort anciens, auxquelles les « Faucons Noirs » semblent porter un mystérieux intérêt.

Le capitaine N. et quelques-uns de ses fidèles, tous déguisés, en bédouins, avancent à dos de chameaux dans la plaine d'Affu.



De leur côté, Jean, Marc et Denis, transformés en bateliers, remontent le Nil à bord d'un voilier.



Je finirai par croire que l'oncle Michel n'a pas été enlevé du tout!

Que veux-tu dire?

Il a peut-être découvert quelque tombe de pharaon encore inexplorée, et il y fait des fouilles en s'y terrant comme une taupe!

Mon pauvre vieux! Je crois que tu as autant de dispositions pour la carrière de détective que pour celle des méharistes!



Préparez-vous à descendre à terre, mes amis. Nous voici à Talmak. Des vendeurs du marché vont nous donner de nouvelles instructions...



Alors?

K5 demande que vous vous rendiez à Fat-Ma. Là, vous recevrez de nouveaux ordres.



Allons, Denis, viens sur le chameau!

Non, merci, je préfère la terre ferme... Tout à l'heure peut-être...

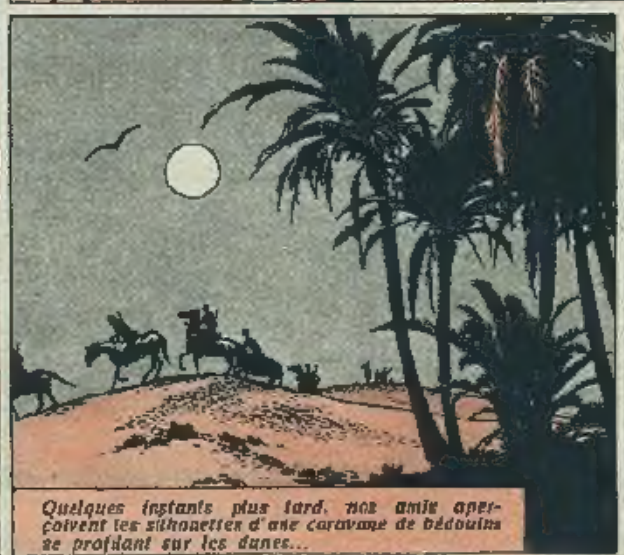
Les trois compagnons se mettent en route...



Le soir...

Mon Dieu! Fat-Ma est en flammes!

Encore un coup des « Faucons »!



Quelques instants plus tard, nos amis aperçoivent les silhouettes d'une caravane de bédouins se profilant sur les dunes...



Amis ou ennemis?

Trop tard pour fuir, ils nous ont aperçus!

Ils vont nous encercler!



ROMAN INEDIT DE
FRANCIS DIDELOT

Les aventures de DZI DZIRI

ILLUSTRATIONS
D'ALE. WEINBERG



Le « Normandie des Aurs », à bord duquel le jeune Dzi d'Ziri avait pris place comme passager clandestin, s'est abattu au cœur de l'Afrique. Après avoir délivré le pilote Yves Larnaud et l'air-hôtesse Sophie, prisonniers des Hommes-Crocodiles, notre héros les conduit près de l'épave de l'avion. Les rescapés y trouvent deux personnages étranges : le prince Ephraïm et son secrétaire Domingo...

LES BUFFLES

LE lendemain, Dzi s'éveilla tard. Il bailla, s'étira longuement; sa main s'attendait à heurter le mur de l'étroite soupenette où il avait dormi tant d'années en retrait de la loge tenue par son oncle et sa tante. Mais elle ne trouva que le vide.

— Bon ! bougonna-t-il, je me suis encore flanqué par terre cette nuit. On n'a pas idée de rêver comme ça !

D'un coup de reins il se redressa, contemplant la petite pièce... ou plutôt ce qui devait être pour lui la chambrette de la rue Mouffetard... et il demeura stupéfait : la brousse, des tentes, une jeep-amphibie, d'autres voitures, des noirs qui allaient et venaient... Il rêvait encore !

Et, d'un bond, il reprit pied dans la réalité. Car Sophie, survenue sans bruit, se penchait vers lui :

— Eh bien, petit Dzi, on fait la grasse matinée...

Elle souriait; elle était bien jolie, malgré sa blouse déchirée, ses vêtements en loques, ses cheveux qui avaient besoin d'une visite chez le coiffeur.

Il sauta sur ses pieds :

— Quelle heure est-il ?

— Plus de dix heures. Le soleil est haut déjà, et...

Il l'interrompit :

— Où est le commandant ?

Car la réalité s'imposait à lui; il songeait à l'entretien surpris par lui, la veille, à la menace pesant sur la tête du pilote. Sophie eut son clair sourire :

— Dans les parages.

— Et les deux autres... l'Ephraïm et son gangster en saint-louis ?

— Décidément tu ne les goses pas beaucoup, dit la jeune fille.

Il faillit parler, mais à quoi bon ?... Pourtant il devait la mettre en garde :

— Je vous garantis, Mademoiselle Sophie, ils ne me disent rien qui vaille. Pourquoi étaient-ils juste ici ?... Que faisaient-ils ?... S'ils pensaient avoir affaire à un avion sinistré, pourquoi ne pas rechercher les rescapés ?...

— Décidément, remarqua Sophie de Manowaka, tu ne rêves qu'aventures !... Le prince Ephraïm vient chasser en Afrique. Le hasard l'amène dans la région. Il a découvert l'épave du « Normandie ». C'est tout.

— Oui, maugré le garçon en fourgonnant dans sa tignasse de feu. Et où sont-ils, lui et « Bouie-de-Grasse » ?...

Elle éclata de rire, puis le renseigna :

— Ils sont partis chasser; un piteux leur a signalé la présence d'un troupeau de buffles. Tu vois, petit Dzi, que tu as tort de les soupçonner. Et franchement...

suant, bougonnant, les joues couleur d'aubergine. Il s'écroula, telle une masse de saindoux posée sur un tourneau :

— Quelle course, gémit-il.

Mais Ephraïm parlait :

— Mon cher Larnaud, un troupeau magnifique. Au moins deux cents têtes et, parmi elles, un mâle de toute beauté. Une de ces bêtes comme on n'en rencontre pas deux dans la vie d'un chasseur !

— Vous l'avez eu ? s'enquit le pilote.

— Non. Nous étions mal placés; le vent contre nous et Domingo était exténué, ajouta-t-il avec une grimace. Mais la bête ne perdra rien pour attendre. Demain soir, Mademoiselle, dit Ephraïm à l'adresse de Sophie, nous vous rapporterons un massacre.

Elle s'étonna : le « massacre » ? Que voulait-il dire ?

— C'est l'expression consacrée pour la partie frontale d'une antilope, y compris les cornes bien entendu.

— Est-ce bien utile ? murmura la jeune fille. Puisque cet animal est si beau, pourquoi le tuer ?

— Ah ! ne demandez pas de sensibilité à un cœur de chasseur. N'est-ce pas, mon cher Larnaud ?...

— Oh moi, exprima l'aviateur, sorti des zébrures et d'un poste de pilotage...

— Précisément, fit Ephraïm, je vous propose de nous accompagner. Je vous prêterai un de mes fusils, une Lee-Metford qui ne rate jamais sa bête.

Il développa son plan. Dzi l'écoutait; qu'est-ce qu'il manigançait encore, le personnage ? Qu'y avait-il derrière son offre ? Dzi aurait aimé de criser à Yves : « Non, n'accepte pas; il y a un piège là-dessous; le bonhomme a une sale tête; je suis sûr qu'il m'égoutte une trahison. Refuse, Yves, mon vieux. » Car, en pensée, Dzi tutoyait le pilote et le traitait en copain.

Le prince Ephraïm discourait toujours.

Le mâle, blessé, fon-
cail à corps perdu.



se ridait encore; une lueur naissait dans son regard; il prit la pipe délicatement accrochée au lobe percé de son oreille, la bourra de poudre de tabac qu'il embrasa. Enfin il énonça :

— Tu es la malice, tu es bien un Fils de Simba...

Au jour, la caravane s'ébranla. Il y avait là Yves et le prince, plus Domingo qui poussait des soupirs désespérés :

— Pourquoi ne pas me laisser ? J'y perdrai encore deux ou trois kilos.

Quand se serait vingt ou trente, ça ne se verrait pas, répliqua Ephraïm.

Yves et Ephraïm marchaient en tête, immédiatement suivis par deux noirs qui portaient les fusils. En retrait venait Domingo; avec lui un indigène chargé de bidons et de musettes. En avant-garde, un groupe de chasseurs indigènes avait mission de retrouver le troupeau de buffles; parfois l'un d'eux accourait; il rendait compte en quelques mots, puis, vite, il rejoignait ses compagnons.

Nul ne parlait. C'était une ambiance si spéciale de la chasse au gros gibier en Afrique, sous le ciel immuablement bleu. La chaleur allait croissant, de faibles souffles de vent agitaient les herbes. Aux pointes des arbres frissonnaient ces merveilleuses fleurs jaunes, fauves, bleutées, qui donnent une telle beauté au paysage. Des bosquets de bambous se dressaient ça et là, heurtant leurs tiges creuses, agitant légèrement leurs panaches. Yves s'abandonnait à la marche sans hâte, oubliant le but qu'ils poursuivaient. Soudain il s'arrêta, tendit le bras :

— Là... j'ai vu... comme une silhouette humaine.

— Certainement pas, répliqua Ephraïm.

Il porta néanmoins ses jumelles à ses yeux, inspecta la brousse. Puis, haussant les épaules il repartit de l'avant. Yves était pourtant sûr de son fait : un homme qui s'était caché en les apercevant...

Il faisait de plus en plus chaud. Et voici que les chasseurs indigènes repartirent. Le troupeau de buffles était là.

Ephraïm donna ses ordres :

— Vous ici, Larnaud... Toi, Domingo, prends par là. Moi, je rabattrais le troupeau sur vous. Soyez prêt à tirer dès que vous atteindrez la lisière de ce boqueteau.

Multipiant les précautions afin de ne faire aucun bruit, le cœur battant, Yves traversa un petit bois d'acacias; le porteur de fusil marchait sur ses talons. Brusquement, ils s'immobilisèrent : le troupeau était devant eux. Un ensemble superbe de bêtes au pelage gris foncé. L'une d'elles, énorme, dressait vers le ciel des cornes impressionnantes. Une visible impatience était en elle.

La sueur coulait sur le visage de l'aviateur; il l'essuya d'un revers de main, vérifia l'armement de son fusil, attendit. Et, soudain, un coup de feu, un autre. Le buffle, roi du troupeau, accusa le coup. Il poussa un mugissement de fureur. D'autres coups de feu. La masse des bêtes s'ébranla.

Un galop terrifiant. Le mâle blessé foncail à corps perdu, le flanc saignant, la bave déguilpinant de la bouche. Il venait de découvrir son ennemi. Là, là, à la lisière du bois, cette silhouette d'homme, à demi dissimulée...

Encore des coups de feu. Fureur et panique à la fois chez les buffles. Le mâle se rua comme un forcené...



Eté lui prit gentiment la main :

— ... est-ce que tu n'en as pas eu ton compte maintenant ? Les lions, les crocodiles, les hippos, les sauvages ?... Pour ma part, je suis rassasiée d'aventures.

Il la regarda, se détendit : comme elle était jolie ! Comme il comprenait qu'Yves Larnaud l'aimât ! Ah oui, il ferait leur bonheur, au besoin malgré eux.

Le prince Ephraïm revint dans l'après-midi. Il marchait à grands pas, le visage triomphant; à l'inverse, Domingo le suivait,

Dzi gagna le coin de brousse où Nomogo-Kooso s'était installé. Le vieux féticheur ne pouvait se séparer du jeune blanc qui avait montré tant d'audace. Quand il le vit paraître, son visage s'éclaira. Laché surgit à son tour. Ils pressèrent Dzi, s'inquiétèrent :

— Quand partiras-tu, Lionceau aux Cheveux de Flamme ?

— Dans deux ou trois jours. Demain, ils vont à la chasse aux buffles.

Le sorcier l'écoutait; son visage tripé

La semaine prochaine :
**NOMOGO
FAIT SES ADIEUX...**

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET
DESSINS DE

Les conspirateurs ont jeté Hassan et Kaddour dans un sombre cachot, qui peu à peu s'empit d'eau. Le Mamouk Roustan arrive au secours de nos amis; il scie les barreaux du cachot.

JACQUES
LAUDY

REGULIEREMENT
L'EAU
MONTAGNE
SON ASCENSION
L'EVANT
LES
MAMOUK TRAPES
LES
PRISONNIERS
QUI
FUGENT
PAISIBLEMENT

A la longue...



...ils arrivent au niveau de la fenêtre.



Tends-moi la main, Hassan!



Et... houp-là!



Après avoir rampé à travers l'épaisseur de la muraille, Hassan arrive à l'air libre.



Maintenant, c'est le tour de Kaddour.



Allah, je te bénis
Silence!



Où sommes-nous exactement?

Dans le fossé du vieux château où les conspirateurs vous ont amenés... Je vous expliquerai plus tard...

Quelle histoire!



Sauvez-moi et soyez prudents!

Entendu!

Recommandation inutile!



Voilà la voiture. Nous allons essayer de la reprendre, malgré les deux faux policiers.



Mais comment faire?

Comment faire?... Ecoutez-moi!

Ça va encore être mouvementé, je m'en doute.



Sans méfiance, les deux hommes fument paisiblement leur pipe.

Il fait plutôt frisquet.

Oui, c'est l'aube qui vient. Le chef ne va plus tarder.



Seigneur, ayez pitié de nous!

C'est épouvantable!



De l'ATLANTIQUE au PACIFIQUE



THES droit, sanglé dans sa redingote, les yeux brillants derrière ses lunettes, le président des Etats-Unis, Théodore Roosevelt attend que sonne l'heure fatidique. Encore trois minutes... Encore deux minutes... Midi, enfin ! Il lève le bras, appuie sur un bouton. Presque aussitôt, à des milliers de kilomètres de là, un énorme bloc de rocher, qui a été miné et relié au bureau présidentiel par un interminable câble sous-marin, saute dans un fracas étourdissant. Les flots du Pacifique, libérés, se mêlent en mugissant à ceux de l'Atlantique. Le canal de Panama est ouvert. C'est un grand jour pour l'humanité !

Le détroit mystérieux.

Lorsque Christophe Colomb aborda pour la quatrième fois le rivage des Amériques, les indigènes lui parlèrent d'un mince passage entre les deux grands océans. Colomb crut qu'il s'agissait d'un détroit. Il fouilla la côte jusqu'en Colombie pour le découvrir. En vain, bien entendu ! Mais la légende lui survécut. Comme les navigateurs de ce temps eussent donné un empire pour trouver un passage à travers l'Amérique centrale et ne plus être obligés de faire le détour par le cap Horn où s'élevaient de terribles tempêtes, ils cherchèrent le fameux détroit avec acharnement. A force de remonter la côte, Jacques Cartier découvrit le Labrador. A force de la descendre, Magellan découvrit le détroit qui porte son nom. Mais de passage, point !

Il fallut enfin se rendre à l'évidence ! L'Amérique n'était qu'une, du Chili au Canada !

Pourtant comme sa largeur en son centre, c'est-à-dire à Panama, ne dépassait guère quatre-vingts kilomètres, un projet audacieux naquit bientôt dans l'esprit de ses conquérants. Si l'on creusait un canal qui relierait l'Atlantique au Pacifique ?

Les Français sont vaincus.

Ferdinand de Lesseps s'attela à cette tâche gigantesque. Il jouissait d'une réputation mondiale. Ne venait-il pas de terminer le canal de Suez, donnant ainsi accès à l'océan Indien par la Méditerranée ? Des dizaines de milliers d'ouvriers, des Européens, des Antillais, des Chinois, des Japonais, des Hindous déferlèrent sur Panama et se mirent à l'ouvrage. Il ne s'agissait pas seulement de creuser un canal ordinaire, un chemin d'eau. La chose était beaucoup plus compliquée que cela ! Comme l'Atlantique est sensiblement plus haut que le Pacifique,

il fallait prévoir toute une série d'écluses permettant aux navires de descendre progressivement jusqu'au niveau du Pacifique. A peine avait-on déblayé quelques millions de tonnes de terre qu'un éboulement se produisit emplissant la tranchée d'autres millions de tonnes, ensevelissant de malheureux ouvriers, libérant des cours d'eau détournés, annihilant des mois et des mois d'efforts opiniâtres...

Par ailleurs, peu d'hommes supportaient le climat malsain de Panama. La malaria et la fièvre jaune les minaient. Ils succombaient par centaines aux piqûres des serpents et des scorpions. Les vampires suceurs de sang, et surtout les araignées

contrôle médical rigoureux parmi la population indigène et les ouvriers et retirèrent à tout le monde le droit de... laver du linge. Ils avaient créé, à cette fin, d'immenses étuves loin de la ville.

Les citoyens de New-York, de Chicago et de Philadelphie s'impatientaient.

« Ce n'est pas pour désinfecter Panama que nous payons des ingénieurs et des milliers d'ouvriers, disaient-ils ; c'est pour creuser un canal ! »

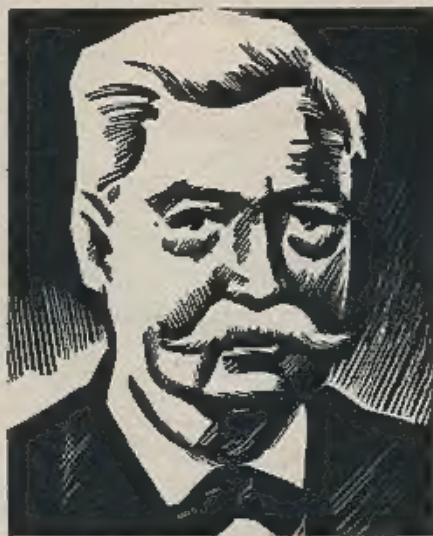
Ils avaient tort ! Toutes ces précautions se révélèrent précieuses. Lorsque les travaux recommencèrent, ce fut sur une nouvelle base et, huit ans plus tard, en 1913, le canal fut achevé.

Une fameuse tranchée.

Si Ferdinand de Lesseps pouvait revenir aujourd'hui, il éprouverait la plus grosse surprise de sa vie et sans doute un peu d'amertume. Sur les rives du canal, là où, il y a une quarantaine d'années, s'étendait la jungle, là où régnait la fièvre et la peur, s'étale la « zone américaine », polie et accueillante. Les employés du canal boivent des jus de fruit devant leurs petits bungalows blancs, aussi propres que des maisons de poupées.

Une à une, tandis que le navire glisse silencieusement sur l'eau tiré par trois ou quatre locomotives, les écluses s'ouvrent puis se referment. Les vannes tournent sur leurs gonds bien graissés, les sas s'emplissent d'eau. Tout fonctionne sans heurt, sans même que soit prononcé un mot !

Le canal de Panama mesure 81 kilomètres de long. Il est large de 30 à 250 mètres et sa profondeur atteint 40 mètres. Les Américains ont le droit d'être fiers de cet ouvrage gigantesque. C'est du beau travail d'homme !



Ferdinand de Lesseps.

venimeuses comme la mygale et la veuve noire faisaient aussi parmi eux d'innombrables victimes.

Panama acquit bientôt la réputation d'un enfer, d'une terre d'épouvante. On l'appelait « le tombeau des Blancs ». Au bout de quelque temps, la société française, complètement ruinée, dut cesser le travail, abandonnant ses morts et son grand fossé inachevé.

Au tour des Américains.

L'expérience française nous a prouvée une chose, se dirent les Américains lorsqu'ils reprirent le flambeau de Ferdinand de Lesseps. C'est qu'avant d'entamer les travaux proprement dits, il faut rendre ce damné pays habitable.

Ils livrèrent une guerre sans merci aux moustiques qui apportaient la malaria. Ils contraignirent les Panaméens à nettoier leurs placards, à vider leurs bassins, à blanchir les murs, à poser des grillages devant leurs fenêtres. Ils arrosèrent littéralement la campagne de pétrole. Ils allèrent même jusqu'à punir de peines très sévères ceux qui oubliaient un seau plein d'eau devant leur porte. Ils établirent un

Armoiries de Panama.



TINTIN - Sports

LES GRANDS MARCHEURS



LA marche est le plus naturel et, par tant le plus ancien des sports. Chaque année a lieu la grande épreuve Paris-Strasbourg sur plus de cinq cents kilomètres, elle oppose les meilleurs spécialistes du monde, qui sont, généralement, des Français.

Cinq cents kilomètres, direz-vous, c'est beaucoup ! C'est peu de chose au regard de la

performance réalisée, en 1878, par l'Américain I. Ennis qui, en quatre-vingt jours, couvrit 6.437 kilomètres. Record lui-même battu de loin par un autre Américain, M. E.-P. Weston, qui, en 1883, couvrit 8.045 kilomètres en cent jours, soit la distance de l'Equateur au Cap Nord.

C'est curieux à noter : les moyennes quotidiennes de ces deux marcheurs ne diffèrent que de 12 mètres ! Ennis a, en effet, couvert 80.450 mètres par jour, et Weston 80.462 mètres.

On pourrait déduire de ceci que les deux Américains ont atteint la limite des possibilités humaines, si l'on n'avait appris par les pionniers qui vécurent au centre de l'Afrique au début de la conquête de ce continent, que des courriers nègres réussissaient parfois à couvrir plus de deux cents kilomètres en une seule journée, et ceci en pleine brousse !

Nous voilà loin de la performance du soldat de Marathon et de ses quarante-deux kilomètres...

LA VITESSE DES BALLES DE TENNIS

LES perfectionnements de la technique moderne et l'emploi de la cellule photo-électrique utilisée pour mesurer la vitesse des avions super-soniques, ont donné aux curieux l'idée de mesurer la vitesse des... balles échangées par les grands champions de tennis.

A la suite d'un contrôle qui a eu lieu récemment aux Etats-Unis, voici les vitesses maxima constatées lors des grands matches :

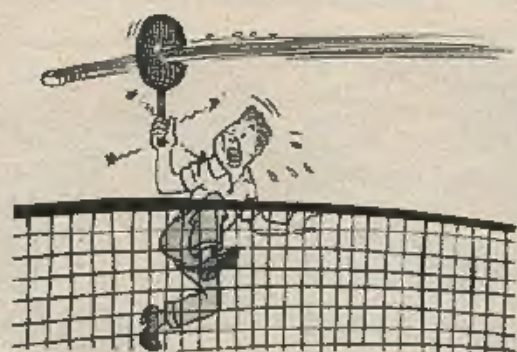
Gonzales : 181 kms 625 m. à l'heure.

Kramer : 173 kms 450 m. à l'heure.

Van Horn : 167 kms 338 m. à l'heure.

Après ces trois champions, la vitesse des balles tombe à 150 kms-h. environ.

Rappelons que, jadis, pareil test avait donné, pour les balles de services du fameux « Big Bill » Tilden, la vitesse fabuleuse de 242 km. 969 m. !



Mais cette performance est sujette à caution les moyens de contrôle chronométrique étant à l'époque, beaucoup moins rigoureux et précis qu'aujourd'hui.

LES ENFANTS PHENOMENES

BIEN entendu, ces deux histoires — authentiques cependant — nous viennent d'Amérique. Ce qui fait qu'on les croit. Transmises de Marseille, par exemple, on ne leur accorderait qu'un crédit limité !

En bref, voici les faits.

La jeune Russel Tongay, âgée de cinq ans, vient de nager trente-cinq kilomètres en cinq heures, dans le courant du Mississippi.

Ce n'est déjà pas mal ! Mais la jeune Russel est battue de loin par la jeune Scarborough, de Los Angeles, qui, bien qu'elle sache à peine marcher et qu'elle soit incapable de traverser sa chambre sans tomber deux fois, fait couramment cent mètres en nage sur le dos !

Nous ne citons pas ces « exploits » en exemple. Bien au contraire !... Nous les signalons simplement pour attirer l'attention sur deux points :

1. Que tout enfant peut apprendre à nager à n'importe quel âge, et que la natation — exercice naturel — est moins fatigant que la marche.
2. Que, par contre, il faut se garder de soumettre de jeunes organismes à des efforts inconsidérés.

Car il nous étonnerait fort que les jeunes Misses Russel Tongay et Scarborough deviennent un jour de grandes championnes.

Nous en reparlerons dans quinze ans !



Victoria
vous présente
CHOKO
le régrillon



Tout joyeux, le cannibale court
à son village.



LE CASQUE TARTARE

Tandis que M. Lambique et le capitaine Rabakol croisent le fer, Bobette vient annoncer que le nain est sorti de son évanouissement...

Un peu plus tard, le Capitaine Rabakol revient dans la salle d'auberge, portant le nain dans ses bras. Son visage paraît soucieux.

Il refuse de parler ici. Je vais immédiatement le transporter chez moi... Mille regrets, signor Lambique, mais il faudra reporter notre duel à plus tard.

Vous m'en voyez dérolé, Capitaine... Quand puis-je espérer croiser le fer avec vous ?

Ce soir même si vous voulez!... Venez chez moi dans deux heures. Je vous attends tous les trois!



Après avoir placé le nain dans une charrette couverte d'une bache, le Vénitien rentre chez lui. Mais l'Homme au Manteau Vert et ses complices le suivent...

Il est temps de vous mettre en route, Monsieur. Vous avez un bout de chemin à parcourir, avant d'arriver chez le Capitaine... Et surtout, n'oubliez pas l'adresse!...

Bonje mets mon chapeau et nous partons... Ne vous faites pas de souci pour moi, Monsieur l'aubergiste: je n'ai rien d'un homme distrait!



Venez, les enfants, et dites au revoir à ce Monsieur...

Dans la maison du Capitaine Rabakol, le nain, un peu remis de ses émotions, fait à son hôte un étrange récit...

Le Doge de Venise m'a envoyé vers vous pour vous prier de rentrer sur-le-champ dans votre patrie. Il a une importante mission à vous confier...

... qui ose me prendre pour une tête de linotte!

Mais pourquoi t'étais-tu caché dans cette tour? Et pour quelle raison l'Homme au Manteau Vert voulait-il te tuer?



La guerre va sans doute éclater entre Venise et Gênes, notre grande rivale... Les Génois ont mis des espions partout: l'Homme au Manteau Vert en est un, certainement! Il voulait m'empêcher d'arriver jusqu'à vous. Partez le plus tôt possible, Capitaine! Un navire vous attend dans le Zwyn, près de Knocke.

Pendant ce temps, en face de la maison du Vénitien, l'Homme au Manteau Vert et ses acolytes tiennent conseil...

Donc, c'est bien compris? Nous frappons à la porte, et nous réduisons à l'impuissance la personne qui vient ouvrir. Ensuite, je pénètre dans la maison... Si on me découvre, vous venez à mon secours...





LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX

L'ILE MAUDITE

Arbacès, Gato et leurs hommes qui sont poursuivis par Alix, attendent avec impatience l'arrivée du navire qui doit les emmener au loin.

Textes et dessins de

Jacques Martin.



"Il n'y a pas de 'mais' ! Fais ce que je te dis !"

Arbacès, tu es fou ?



De quel droit donnes-tu des ordres à l'un de mes hommes ? D'ailleurs, pourquoi ne vas-tu pas toi-même à la recherche d'Enak ? Vraiment, tu dépasses la mesure !

Possible, mais je n'ai pas perdu mon document, moi ! Et il a déjà été suffisamment mouillé ainsi !



Oh ! Regarde ce bateau ! Par tous les dieux ! Mais c'est notre navire ! Nous sommes sauvés !

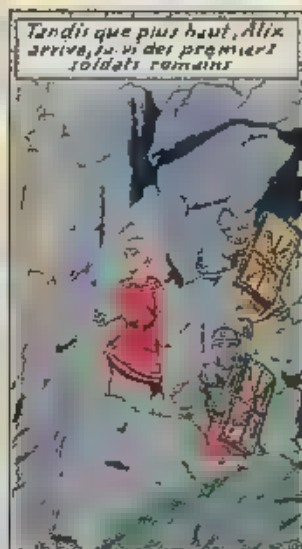
Hé là, vous autres, faites des signaux pour qu'il vous aperçoive !



Mais, le mystérieux navire est en panne et tandis que tombent les premières gouttes d'une lourde pluie orageuse, les deux vaisseaux romains s'éloignent prudemment.



Pendant ce temps, au pied de la falaise, Ségal et repère Enak : l'enfant perd vite du terrain.



Tandis que plus haut, Alix arrive, il y a des premiers soldats romains.



Lâche cette pierre, et viens ici tout de suite !

Soudain, Alix aperçoit Enak et Ségal !

Moi, Dieu ! Il va le tuer !



D'un claquet, il plonge dans le vide.

Alix !

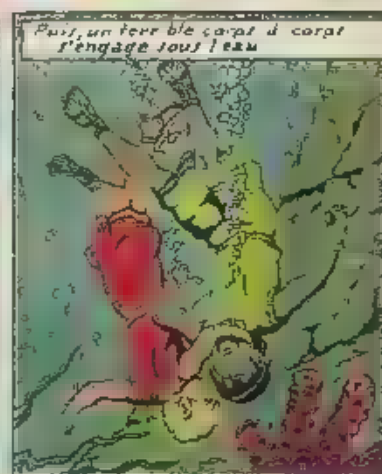


Et au moment où Ségal furieux, va se jeter sur Enak.

Tu aurais voulu, vermine !



une lourde masse s'abat sur lui, et le précipite dans la mer.



Puis, un terrible corps à corps s'engage sous l'eau.



Pendant, la mer est devenue houleuse ; Gato et ses hommes doivent se mettre à l'abri, tandis que les navires romains, par une nouvelle manœuvre, reviennent vers le mystérieux vaisseau.



Diable, cette tempête va tout compromettre. Oh ! Vite, venez voir !

ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Ralluc

Teddy Bill qui défendait les Indiens contre Callway, et sa haine a été mise en prison. Mais ses amis s'apprêtent à le délivrer.

Teddy Bill se morfond dans sa prison.

Callway mettra sûrement mon absence à profit pour faire des siennes !



Mais Griffith, dans son journal, mène une campagne sensationnelle



Le gouvernement sera irréductible aussi longtemps qu'on ne lui aura pas prouvé la mauvaise foi de Callway.

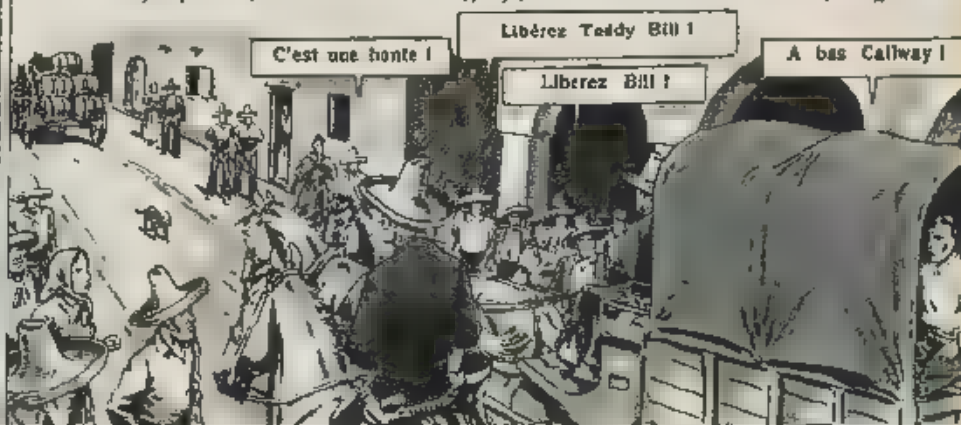
Employons les grands moyens !



Le matin du procès, Teddy Bill monte dans la voiture qui va le conduire au tribunal. Deux policiers l'escortent.



Le convoi s'engage dans une rue montante. En haut, un camion chargé de fûts est à l'arrêt. Les badauds, enfiévrés par les articles de Griffith, poussent des clameurs sur son passage.



C'est une honte !

Libérez Teddy Bill !

Libérez Bill !

A bas Callway !

Le cocher du camion, voyant la voiture arriver, tranche d'un seul coup les liens qui retiennent la cargaison.



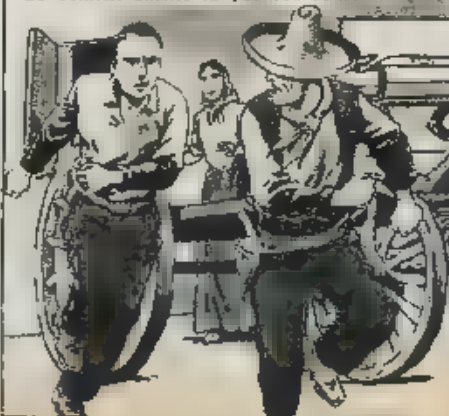
Les tonneaux dévalent le plan incliné, bousculant chevaux et cavaliers.



Profitant de l'occasion, Teddy saute à terre.



Dans la confusion, sa fuite passe inaperçue. Il court rejoindre Tony, qui a sauté à bord du camion amené là par ses soins.



Les deux amis disparaissent dans la première ruelle.



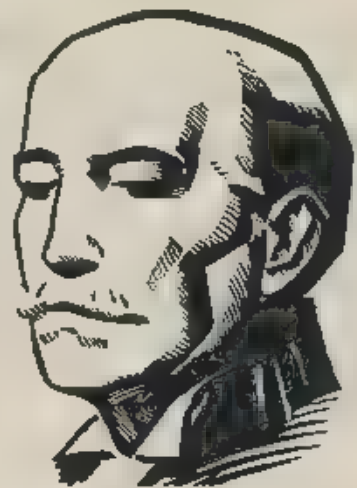
Henry Bordeaux évoque GUYNEMER

HENRY BORDEAUX, de l'Académie française, dont nous vous présentons aujourd'hui quelques pages, est né à Thonon-les-Bains en 1879. Parmi les nombreux romans qu'il a écrits, les plus célèbres sont assurément : « La Robe de laine », « La Peur de vivre », « Les Roquevillard », « La Maison », « La Neige sur les pas », « La Croisée des chemins », « L'Ecran brisé », etc.

Fidèle à sa terre natale, la Savoie, il s'est attaché, à travers toute son œuvre, à exalter les hautes traditions morales et religieuses de la France. Dans les ouvrages qu'il consacrera à la guerre de 1914 : « Les Derniers jours de fort de Vaux », « Les Captifs délivrés », il montra l'héroïsme dont ses compatriotes étaient capables aux heures graves de leur Histoire.

C'est ainsi que, tout naturellement, il devait chanter la « Vie Héroïque de Guynemer », ce jeune aviateur français dont la Légende s'est emparée et que le poète Edmond Rostand présentait dans son beau poème : « L'Etoile entre les Peupliers », de la façon suivante :

Quelle est la Sainte de la France ? Est-ce encore Jeanne ?
C'est elle. C'est toujours la même paysanne
Qui faisait autrefois la fusée pour le coc.
Et l'Archange est-il là ? — Toujours. Mais son nom change.
Comment appelait-on autrefois cet Archange ?
Monseigneur Saint-Michel-du-Péril-de-la-Mer.
Comment s'appelle-t-il aujourd'hui ? — Guynemer...



HENRY BORDEAUX

GEORGES GUYNEMER n'avait pas vingt ans lorsqu'en 1914 il s'engagea dans l'aviation française. Il était né à Paris en 1894. Tout de suite, il se signala à l'attention de ses chefs par son courage, son intrépidité, son dédain de la mort. En trois ans, il descendit cinquante-trois avions ennemis et fut cité vingt-six fois. Officier de la Légion d'honneur, il fut abattu à son tour, le 11 septembre 1917. C'est cette dernière journée que son biographe Henry Bordeaux évoque en ces termes :

Le temps semble incertain. Mais le voisinage de la mer attire ces brumes matinales qui se lèveront tout à l'heure. Le jour sera beau. Guynemer a mal reposé. Ses trois atterrissages successifs de la veille l'ont humilié et blessé. Il est agité, il a le teint bistré qui présage ses crises de fatigue; il hésite, il va de sa baraque aux hangars et des hangars à sa baraque. Aucune mauvaise humeur mais une grande nervosité.

Pourquoi est-il là ? En l'absence du capitaine Heurtaux, il commande l'escadrille des Cigognes. Plusieurs pilotes sont partis en reconnaissance. N'est-il plus celui qui donne l'exemple ? Déjà les brumes s'élèvent. Et le devoir, comme le jour, resplendit.

Il est résolu. Le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, qui a souvent chassé avec lui avec lequel il s'est égaré trois jours auparavant au-dessus de la mer, l'accompagnera. Les mécaniciens sortent les avions. Un de ses camarades lui demande, avec une négligence apparente :

— Vous n'attendez pas le commandant du Feuty et le commandant Brocard ? Ils vont arriver.

Mais Guynemer montre l'espace qui se libère des nuées comme lui-même de son indécision.

Georges Guynemer et Bozon-Verduraz décollent bientôt. Il est huit heures vingt-cinq.

Les deux aviateurs s'éloignent de la mer, gagnent vers le sud-est. Ils se rapprochent des lignes, passent au-dessus de Bixchoote et du cabaret Korteker. Ils suivent dans les airs la route de Bixchoote à Langemark. Les tranchées, les débris d'anciennes voies qu'ils connaissent bien, se croisent, s'enchevêtrent sous eux. Voici le chemin de fer, ou ce qui fut le chemin de fer d'Ypres à Thourout. Ils s'avancent sur les lignes alle-

mandes, du côté de Poelcapelle. Ils ont sous eux les vestiges de Poelcapelle.

De ses yeux habitués à scruter le ciel, de ses yeux qui ne laissent rien échapper, Guynemer a découvert un ennemi, un seul, qui vole plus bas. Il a fait à son compagnon le signe convenu. Le combat va s'engager. L'inévitable est là. L'inévitable, c'est le devoir.

Et le combat s'engage. Usant de sa tactique habituelle, l'aviateur français fonce sur l'adversaire. Mais celui-ci se met en vrille, descend et tombe sur l'avion de Bozon-Verduraz qui le manœuvre à son tour.

Guynemer va-t-il rompre le combat ? Il n'y a pas eu de surprise et la prudence le conseillerait. Guynemer n'a montré aucune prudence dans son attaque directe. Il va recommencer, car il veut vaincre. Tandis qu'il continue à descendre pour se retourner derrière le biplace et chercher à le placer dans son champ de tir, Bozon-Verduraz aperçoit une troupe de huit monoplaces allemandes qui s'avance vers les lignes anglaises. Selon les règles tactiques qu'il observe avec son chef, il va se séparer de lui, se présenter aux nouveaux venus, les attirer, les entraîner et les dépiéser, et tandis qu'il opérera cette manœuvre, il laissera à Guynemer le temps de cueillir sa cinquante-quatrième victoire. Puis, il reviendra, sur le champ de bataille devenu le point de ralliement, rejoindre le vainqueur.

GUYNEMER



Mais lorsque Bozon-Verduraz revient en hâte à son point initial, il cherche en vain Guynemer. Personne. L'espace est vide. L'Allemand serait-il indemne ? Il explore le ciel et la terre. Rien. Durant plus d'une heure, il allonge ses cercles, inspecte plus loin. Mais l'essence commence à manquer : il faut rentrer au camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer.

Bozon-Verduraz atterrit, et sa première parole est pour réclamer Guynemer.

— Guynemer est là ? demande-t-il.

— Non, pas encore.

Il savait d'avance qu'on ne le lui rendrait pas. Guynemer n'est pas rentré.

Le téléphone jette ses appels. Les ondes de la télégraphie sans fil s'allongent dans l'espace. Les avions libres partent en reconnaissance. Les heures s'écoulent; le soir, peu à peu, s'approche, un de ces beaux soirs de fin d'été où les confins de l'horizon prennent des tons de fleurs. Les derniers avions envoyés ont atterri. Personne n'ose interroger les rentrants.

Au dîner du soir, une lourde tristesse pèse sur les pilotes des Cigognes. La place de l'absent est vide : nul ne songe à l'occuper. Sur le carnet de vol, à la dernière page commencée de l'emploi du temps, le sous-lieutenant Bozon-Verduraz a inscrit son compte-rendu :

« Mardi 11 septembre 1917. — Patrouille. Le capitaine Guynemer, parti à 8 h. 25 avec le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, disparaît au cours d'un combat contre un biplace au-dessus de Poelcapelle (Belgique). »

C'est tout.

Un mois plus tard, la famille de Georges Guynemer recevait, des mains du chef d'escadron Garibaldi, la vingt-sixième citation qui résume la vie et la mort du capitaine-aviateur en ces termes :

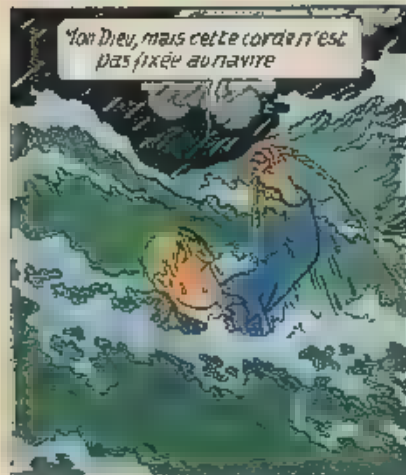
« Mort au champ d'honneur, le 11 septembre 1917. Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire, après trois ans de lutte ardente. Restera le plus pur symbole des qualités de la race. ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la victoire, il légua au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et provoquera les plus nobles émulations. »

Monsieur Barelli à Nusa-Penida

Au cours d'une tournée Moreau et Barelli, qui voyageaient à bord du "Squalo" ont été jetés à la mer. Barelli s'est agrippé à un cordage en tombant.

TEXTES et DESSINS

de BOB DE MOOR



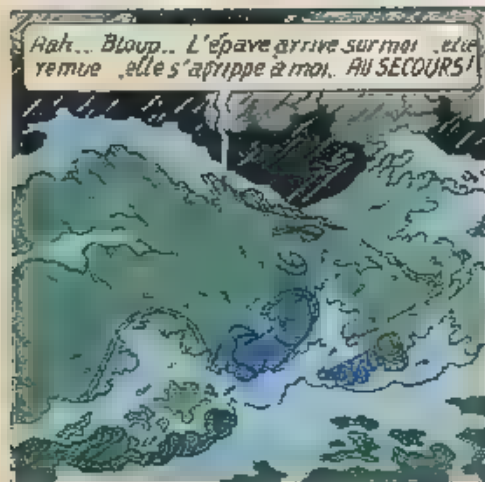
"Oh Dieu, mais cette corde n'est pas fixée au navire"



"Pourtant, quelque chose y est accroché! Peut-être une épave sur laquelle je pourrais me maintenir à la surface!"



"Là-bas, j'aperçois quelque chose qui flotte à la dérive..."



"Aah... Bloup... L'épave arrive sur moi... elle remue... elle s'agrippe à moi. AU SECOURS!"



"Moreau! C'était donc vous qui étiez accroché à l'extrémité de ce cordage!"

"Mais oui... Je l'ai saisi au moment où je passais par-dessus bord. J'ai senti que quelque chose s'était accroché, et j'ai avancé la direction de cette chose."

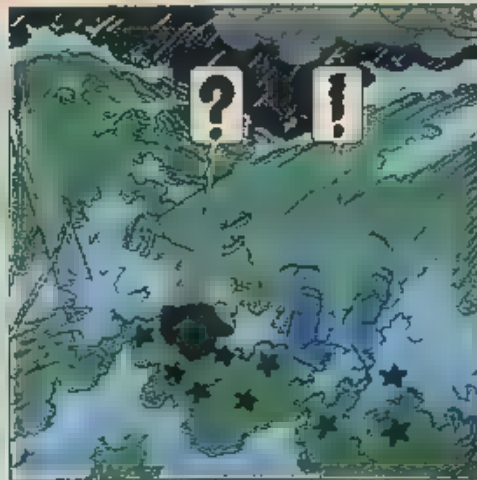


"Tenez bien la corde, Moreau! Ainsi si nous resterons ensemble!"



"Ah, je m'en peux plus... Moreau, mon ami, c'est la fin!"

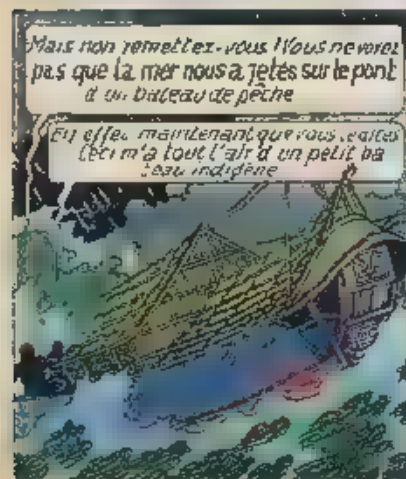
"Moi aussi, je suis exténué, Barelli! Adieu, vieux frère! Rendez-vous de vant la porte du Paradis!"



?

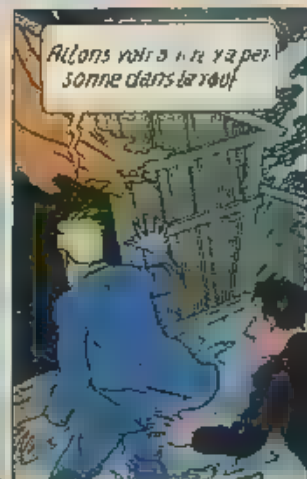


"Sommes-nous déjà au fond de l'océan?"



"Mais non, remettez-vous! Vous ne voyez pas que la mer nous a jetés sur le pont d'un bateau de pêche?"

"En effet, maintenant que vous le dites, l'air d'un petit ba-



"Adieu, vieux frère! Rendez-vous de vant la porte du Paradis!"



"On n'y voit âme qui vive!"

"Mata! Y a-t-il quel-
qu'un?"



"GRRRR AOUW!!"

"AIE!"

"Ah ça! Quelle mouche
vous pique?"



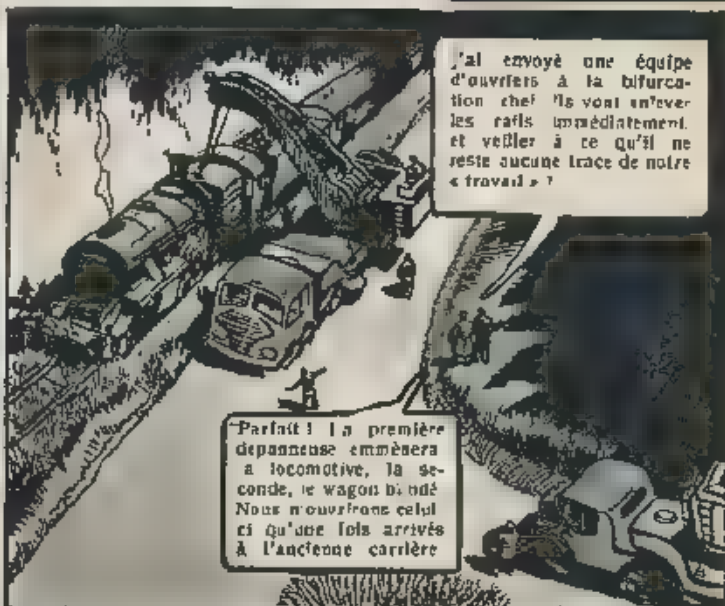
PIRATES DU RAIL

Le train spécial qui transporte les joyaux de la couronne de Ravnitz, a quitté Londres et se dirige vers Liverpool. Mais une bande de gangsters aigrie le convoi sur une voie secondaire.

Le conducteur tentait d'arrêter la locomotive aussitôt qu'il le peut; à peine le convoi a-t-il stoppé, que les bandits l'entourent.



Si vous tenez à la vie, n'essayez pas de nous résister, nous sommes nombreux et bien armés!



J'ai envoyé une équipe d'ouvriers à la bifurcation où ils vont intervenir les rails immédiatement, et veiller à ce qu'il ne reste aucune trace de notre « travail ».

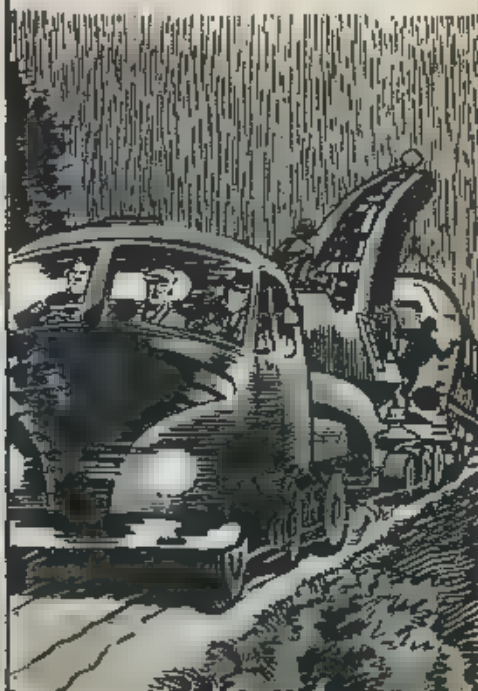
Parfait! La première dépanneuse emmènera la locomotive, la seconde, le wagon blindé. Nous nous occuperons celui-ci qu'une fois arrivés à l'ancienne carrière.

La puissante dépanneuse soulève la locomotive au-dessus des rails.



Mettez-vous déjà en route, les gars. Nous vous suivons!

... et bientôt l'étrange convoi s'avance à travers la campagne déserte.



Pendant ce temps, à la bifurcation...



Personne ne se doutera qu'une ligne secondaire a jamais été branchée ici! La disparition du wagon transportant les joyaux de la couronne restera le plus grand mystère de ce siècle!

A l'aube du jour suivant, Sexton Blake est convoqué d'urgence aux bureaux de la compagnie londonienne des chemins de fer.



et voilà toute l'histoire, Blake. Le train spécial semble s'être littéralement volatilisé sur un tronçon de voie long de 5 miles, entre deux postes de signalisation. Vous êtes le seul homme capable d'élucider ce mystère!

Entendu, M. Brown. Nous nous trouvons en présence d'un cas bien mystérieux. Je vais commencer par me rendre à l'endroit où le train a disparu.



Vers l'avion-amphibie?

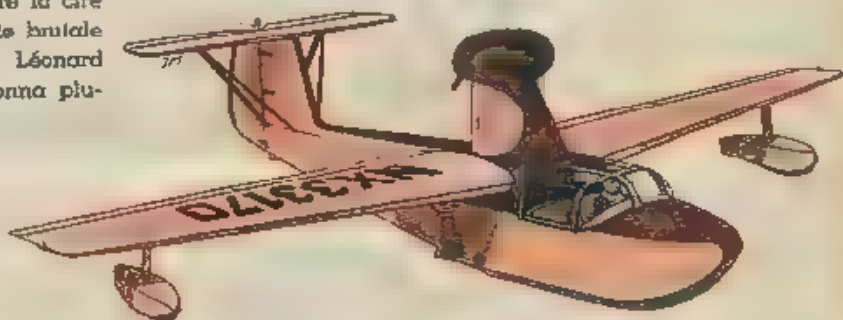
De tout temps, l'homme a cherché à se libérer des contraintes que lui imposait la nature. Il s'est d'abord rendu maître de l'élément liquide en apprenant à nager et en se construisant des bateaux. Sa victoire sur l'eau remonte dans la nuit des temps. En revanche, il lui a fallu des milliers d'années pour réussir à s'élever dans les airs et réaliser ainsi un très vieux rêve. Dans l'Antiquité déjà, il s'y était essayé sans succès.

LA légende nous rapporte que le héros grec Icare, s'étant confectionné des ailes, s'élança du haut d'un rocher et plana au-dessus des flots. Malheureusement, il s'approcha trop près du soleil; la chaleur des rayons fit fondre la cire avec laquelle étaient fixées les ailes, et ce fut la chute brutale dans la mer. Bien des siècles plus tard, le génial Léonard de Vinci, faisant sienne cette vieille obsession, crayonna plusieurs machines volantes, qui ne virent jamais le jour.

Ce n'est qu'au cours des derniers siècles que les premiers aéroplanes, puis les aviateurs, remportèrent sur l'air une victoire définitive.

Ayant créé le bateau et l'avion, l'homme rêva d'un engin qui réunît les qualités de l'un et de l'autre, qui pût à la fois naviguer et tenir l'air. Plusieurs avions amphibies ont déjà été construits. Mais ils n'ont pas réussi à s'imposer. Pas plus d'ailleurs que l'avion-auto. On peut se demander pourquoi, car en dépit de son poids élevé, l'amphibie présente bien plus d'avantages qu'un avion ordinaire. Un appareil de ce genre peut se poser partout où il y a de l'eau. Il ne court jamais le risque de couler à pic, et résout le problème compliqué que posent les pistes

vent s'y installer confortablement, et comme cet appareil possède un très grand rayon d'action, on peut le considérer comme l'engin de tourisme idéal.



BUNYARD « Sportsman » - U.S.A. - Un moteur Franklin de 155 C.V.
Vitesse maximum : 235 km/h

En construisant le GRUMANN « Mallard », par contre, les ingénieurs américains semblent n'avoir eu en vue que le luxe, le confort et les performances extraordinaires. Cet appareil est doté des derniers perfectionnements techniques, tels que le pilotage sans visibilité, la radio, l'insonorisation, la climatisation, etc. La cabine recouverte de boiseries rares, équipée de fauteuils-club, de tables escamotables et de divans, fait penser aux premières classes d'un moderne transatlantique. Le « Mallard » peut emporter une dizaine de voyageurs pour des croisières de plus de 1 000 km; sa vitesse de pointe dépasse largement 300 km/h. Hélas, trois fois hélas! ce magnifique appareil coûte la bagatelle de 90 000 dollars, ce qui fait environs 40 millions de francs français. Une paille! Il n'est pas étonnant, dès lors, que les constructeurs hésitent encore à se lancer dans la fabrication en série des amphibies.

En attendant, il n'est pas sans intérêt d'examiner la manière dont les techniciens ont résolu, à bord du GRUMANN spécialement, le difficile problème de l'escamotage des roues. Celles-ci se résorbent dans le fuselage tout en restant apparentes, et sans qu'aucune fuite d'eau ne soit possible. Ce résultat a pu être obtenu en dotant l'amphibie d'un cloisonnement double et parfaitement hermétique. Notons, en outre, que, sur les amphibies, moteurs et hélices sont toujours placés très haut, de manière à leur éviter d'entrer en contact avec l'eau.

Lorsque ces engins atterrissent sur un champ d'aviation, leur allure et leur comportement au sol font penser à des canards. Mais ils ne partagent pas seulement avec ces volatiles le privilège d'être aussi à l'aise sur l'eau que dans les airs, ils ont aussi une ligne qui apparaît étrangement à la leur.



GRUMANN « Mallard » - U.S.A. - Deux moteurs Pratt et Whitney de 600 C.V.
Envergure 26,32 mètres; longueur 14,73 mètres; poids total : 5.445 kg

d'atterrissage, longues de plusieurs kilomètres, dont ont besoin les modernes avions de grands tonnages.

Malgré cela, l'amphibie reste le parent pauvre de l'aviation. La Marine elle-même continue à donner la préférence à l'hydravion ordinaire. Aux dernières nouvelles cependant, les Américains, qui sont gens de ressources comme on sait, viennent de s'attaquer au problème de l'amphibie, et les résultats qu'ils ont obtenus font bien augurer de l'avenir. Le seul obstacle qui s'oppose à l'utilisation massive de cet engin est son prix. Sa construction coûte fort cher et il faudra pas mal de temps encore pour que l'on trouve des amphibies dont le prix n'excèdera pas sensiblement celui des avions normaux.



Voici comment s'escamote une roue à bord du GRUMANN

La firme new-yorkaise BUNYARD vient de lancer un modèle « Sportsman » qui rencontre actuellement un réel succès de curiosité. C'est un petit appareil de tourisme d'une envergure de 10,50 m. et d'un poids de 1 500 kgs en charge. Il est capable de voler à plus de 190 km/h. Trois personnes peu-



monsieur VINCENT

Vincent de Font a été nommé précepteur des enfants de M. de Gondy. Un jour, il surprend une querelle entre son maître et un autre seigneur; finalement, M. de Gondy provoque son adversaire en duel.

TEXTE ET DESSINS

DE RAYMOND REDING

VINCENT LAISSA PASSER LE FULMINANT M. DE GONDY, S'EN FUT CALMER L'INQUIÉTUDE DE SES DEUX ÉLÈVES ET SE DIRIGEA VERS LA CHAPELLE OÙ IL DEVAIT CÉLÉBRER LA MESSE. M. DE GONDY L'AVAIT PRÉCÉDÉ...



LE GÉNÉRAL ÉTAIT UN HOMME PIEUX. CE JOUR-LÀ CENDANT, IL AVAIT BESOIN DE LA PRIÈRE BIEN PLUS POUR CALMER SA COLÈRE QUE POUR EXPRIMER SA FOI. L'OFFICE TERMINÉ, VINCENT S'ALLA JETER AUX PIEDS DU GENTIL-HOMME.



Monsieur, vos enfants et vous-même courez le plus grand danger!

Vous avez l'intention de vous battre en duel, Monsieur!... Soyez certain que si vous n'abandonnez pas ce damnable dessein, la justice de Dieu s'exercera sur vous, sur les vôtres et sur votre postérité...



DE QUELLE FAÇON SE RÉGLA CETTE AFFAIRE D'HONNEUR, NUL NE LE SAIT. QUOI QU'IL EN SOIT M. DE GONDY, ÉBRANLÉ PAR LA BELLE CONVICTION DE VINCENT RENONÇA À SON DUEL. LE PRÊTRE SE VIT SOUDAIN AURÉOLÉ D'UN PRESTIGE EXTRAORDINAIRE; PERSUADER UN GRAND SEIGNEUR DE NE PAS SE VENGER ÉTAIT UN TOUR DE FORCE!... MME DE GONDY S'EN VINT TROUVER LE JEUNE HOMME.



Monsieur, vous connaissez l'étendue de nos terres. Je crois que bien des âmes y sont laissées en friche... Voulez-vous un peu négliger mes enfants et vous occuper de ces pauvres gens?...



Dieu m'exauce par votre bouche, Madame...

VINCENT RETROUVAIT TOUT SON ENTHOUSIASME. IL COMMENÇA SA MISSION PAR FOLLEVILLE ET SA PAROLE FIT MERVEILLE À NOUVEAU. IL FAUT FAIRE APPEL À D'AUTRES PRÊTRES POUR SUFFIRE AUX CONFESSIONS ET COMMUNIONS MASSIVES... AINSI NAÏS-SAIT, SANS ENCORE EN PORTER LE NOM, UNE GRANDE ŒUVRE QUI DEVAIT S'ÉTENDRE À TOUTE LA FRANCE: LES PRÊTRES DE LA MISSION...



MAIS DES SI VASTES DESSEINS SONT ENCORE LOIN DE L'ESPRIT DE VINCENT QUI, UN PEU MAUSSADE A REPRIS SA TÂCHE DE PRÉCEPTEUR... UN JOUR IL APPREND QUE CHÂTILLON-LES-DOBES, PAROISSE LAMENTABLE S'IL EN EST, A BESOIN D'UN CURÉ... PRESQUE À LA DÉROBÉE IL QUITTE LA RICHE DEMEURE DES GONDY...



UN SPECTACLE NAVRANT L'ACQUELLE. L'ÉGLISE N'EST PAS EN RUINE PEUT-ÊTRE MAIS LE DÉNUÈMENT DU PEUPLE EST D'AUTANT PLUS PITOYABLE QU'IL EST SOULIGNÉ PAR LA MOROSITÉ DE QUELQUES HOBEREAUX QUE LES GUERRES DE RÉLIGION ET LES CHICANES DES THÉOLOGIENS ONT DÉTACHÉS DE L'ESPRIT DE CHARITÉ CHRÉTIENNE.



VINCENT NE TROUVE NULLE PART OÙ LOGER... IL VA FRAPPER À UNE DERNIÈRE PORTE...

Un euré!... Ah, ah, la chose est plaisante!...



Au nom du Ciel, expliquez-vous!... Ma mine est donc si risible que...

Allez, auste! Loin d'ici!... Vendeur d'indulgences!... colporteur de misanthropie à usage de l'âme!



Bertrand, valet du diable, que signifie ce...





allo, les timbres!...

Chers Amis,

L'accueil que vous avez fait aux timbres TINTIN a prouvé votre enthousiasme pour cette nouvelle formule ! C'est par centaines que vos lettres et vos paquets arrivent chaque matin pour nous envoyer des timbres. La plupart d'entre vous ont parfaitement tenu compte des petits avis parus dans cette rubrique. Je les en félicite, car c'est par ces petits détails que vous apprendrez à avoir de l'ordre, à libeller une adresse correctement, à affranchir un envoi comme la poste l'exige !

D'autres, par contre, oublient encore fréquemment d'indiquer le cadeau qu'ils désirent et s'étonnent ensuite de recevoir, par exemple, un fanion au lieu des deux séries d'images qu'ils souhaitaient obtenir. (A ceux-là, je conseille de faire un effort pour être moins distraits !) En pareil cas, n'oubliez pas dans votre lettre de rappeler toujours le numéro de référence de l'envoi que vous avez reçu.

UN BIEN BEL OS !... C'EST DOMMAGE QU'IL NE PORTAIT PAS DE TIMBRE TINTIN !...



LISTE DES PRIMES

1. Cinq séries de 40 vignettes « Le Roman du Renard ». Par série ... 50 points
2. Carnet de décalcomanies TINTIN, reproduisant en couleurs les principaux personnages de HERGE, carnet « A », 15 sujets ... 50 points
3. Idem, carnet « B », 22 sujets ... 60 points
4. Deux séries de cinq cartes postales en couleurs, dessinées par HERGE. Série I ou II ... 70 points
5. Pocho de papier à lettre TINTIN, illustré par HERGE, avec sujets variés ... 80 points
6. Coquet fanion TINTIN pour trottinette, vélo ou voiture (nouveau modèle : trois couleurs) ... 100 points
7. Portefeuille TINTIN (article en cuiroléine, avec décoration TINTIN et MILOU ... 200 points
8. Puzzle TINTIN, scènes originales sur bois, dessinées par HERGE. Modèle A ... 350 points
9. Puzzle TINTIN, idem, modèle B ... 500 points
10. Jeu de cubes TINTIN, création de HERGE 500 points

Dans ce numéro figure un timbre de UN point.
Joignez-le à votre collection.

LE TIMBRE TINTIN T'EST OFFERT PAR :

VICTORIA, avec ses chocolats, ses biscuits, ses toffées;
PALMAFINA, avec son chocosweet, sa margarine INA et le savon TINTIN;

MATERNE, avec ses confitures, ses fruits au sirop, ses fruits et légumes FRIMA;

HEUDEBERT, avec ses biscottes et chapelures;

TOSELLI, avec tous ses macaroni et pâtes.

LES AVENTURES DE QUICK ET FLUPKE

FAITES UN VŒU





Entre quatre-yeux



CELUI QUE PERSONNE N'AVAIT INVITE



A propos de l'actuel Festival de Grande-Bretagne, un journal anglais rappelle l'incident qui eut lieu, voici cent ans, au cours de la Grande Exposition de Londres.

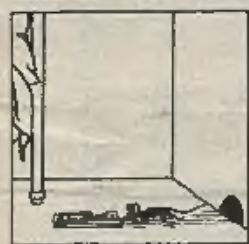
L'exposition devait être inaugurée par S. M. la reine Victoria, qu'accompagnait le vieux duc de Wellington. De nombreuses personnalités avaient été invitées : rois, princes, ministres et ambassadeurs...

Soudain, comme les chœurs achevaient de chanter l'Alléluia de la cérémonie d'ouverture, on vit paraître un personnage que personne n'avait invité : c'était un Chinois de noble prestance, somptueusement vêtu à la mode de son pays. S'avançant au-devant de la Reine, il s'inclina profondément, avec une dignité toute orientale.

Quel pouvait être ce mystérieux visiteur ? Quelqu'un chuchota que c'était peut-être l'Empereur de Chine. Comme l'étranger ne semblait pas connaître un mot d'anglais, et que personne dans l'assemblée n'entendait le Chinois, on demanda à la Reine ce qu'il convenait de faire. Sa Majesté, voulant que le noble visiteur fût traité avec toute la déférence souhaitable, suggéra qu'on le plaçât entre l'archevêque de Canterbury et le duc de Wellington. Ainsi encadré, l'imposant Chinois marcha dans la procession qui faisait le tour de l'exposition, souriant et saluant la foule en délire.

Une enquête faite le lendemain révèle que le noble étranger n'était autre... que le gardien d'une jonque chinoise, amarrée au bord de la Tamise, et que l'on montrait au public pour la modique somme d'un shilling par tête.

LA SOURICIERE



LES ALLUMETTES GOURMANDES

SUPPOSONS que vous désiriez donner un bain à votre petit chien; s'il a déjà fait cette désagréable expérience, la vue seule du savon et de la cuvette le fera fuir; mais si vous lui tendez un sucre, il accourra aussitôt avec empressement.

Les allumettes présentent de l'analogie avec les chiens; la petite expérience qui suit vous en convaincra aisément.

Mettez quelques allumettes sur l'eau d'une cuvette, et disposez-les en étoile. Puis, au centre de cette étoile, enfoncez dans l'eau un morceau de savon taillé en pointe; aussitôt, vos allumettes fuiront vers le bord du bassin, comme prises de panique à la vue du savon.

Pour les « rappeler », trempez un morceau de sucre dans l'eau, au milieu du bassin : vos allumettes se précipiteront vers lui d'un seul mouvement.

L'étrange comportement des allumettes est dû à la capillarité. Tout se passe à la surface du liquide comme s'il était recouvert d'une membrane élastique très mince. Le morceau de savon, en se dissolvant au milieu des allumettes, diminue l'élasticité de la membrane intérieure et les allumettes cèdent à la traction extérieure. Par contre, la pénétration de l'eau dans le sucre provoque un courant allant des bords de la cuvette vers le centre, qui ramène les allumettes au milieu du bassin.



EN BREF — EN BREF — EN BREF

★ Honolulu a le meilleur climat du monde. Les jours ensoleillés y sont sept fois plus nombreux que chez nous. En vingt ans, la plus longue période durant laquelle il n'y a pas eu de soleil fut de onze jours.

★ Il existe en Argentine une pierre branlante qui pèse 700 tonnes. C'est le « Tandil Stone ». Son équilibre est si précaire qu'on peut se servir d'elle comme d'un casse-noisette !

★ Il n'y a pas d'ours polaires au Pôle Sud, et il n'y a pas de pingouins au Pôle Nord.

★ Il y a sept jours de repos par semaine : les chrétiens observent le repos du dimanche, les Grecs celui du lundi, les Perses celui du mardi, les Assyriens celui du mercredi, les Egyptiens celui du jeudi, les Mahométans celui du vendredi, les Israélites celui du samedi, et les Adventistes celui du « Septième Jour ».

Solution des mots croisés du N° 26.

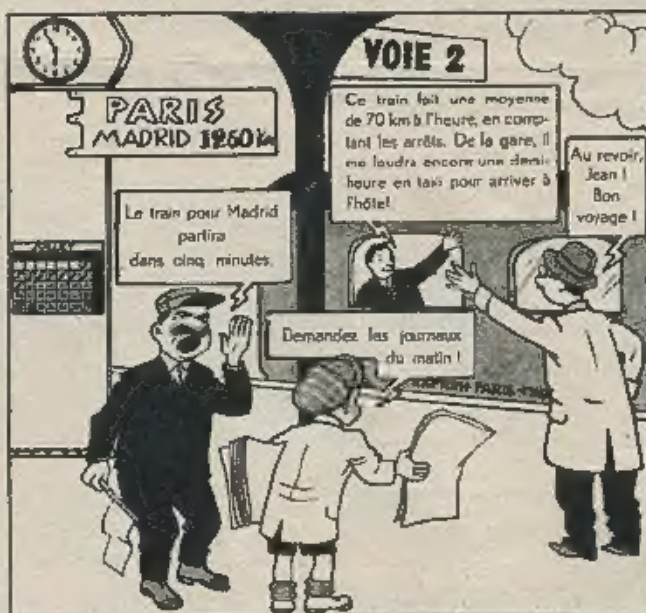
Horizontalement : 1) Ses; 2) Café; 3) Prof; 4) Infini; 5) Mels; 6) ...; 7) Su; 8) Ta.

Verticalement : 1) Crimes; 2) Saône; ut; 3) Effilé; 4) Seine; 5) Li.

TU AS CINQ MINUTES POUR REPENDRE

1. Si tu te rends en bateau de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique, en passant par le Canal de Panama, quelle sera ta direction ? Est-Ouest ? Ouest-Est ? Sud-Nord ? Nord-Sud ?
2. Combien y a-t-il de Républiques en Amérique ?
3. Qu'est-ce que le Popocatepetl ? Où est-ce situé ?
4. Quelle est l'île, située au sud-est de l'Inde, qui est célèbre pour son thé ?
5. Quel est le célèbre compositeur d'opéras allemand qui mit la mythologie inventée en musique ?
6. Quel peintre de la Renaissance inventa « sur papier » un aéroplane ?

FAIS TRAVAILLER TES CELLULES GRISSES



A quel moment exactement Jean arrivera-t-il à son hôtel de Madrid ? Indique la date, le jour de la semaine et l'heure (par exemple : le mercredi 29 décembre à 3 heures de l'après-midi). Le dessin ci-dessus contient tous les éléments qui te permettront de donner à ce problème une solution précise et complète.

(La réponse paraîtra dans le n° 29.)

Horizontalement :

1. Jetées construites à l'entrée des ports.
2. Il peut être de police.
3. Préfixe : Légumineuse.
4. Marque avec des caractères convenus.
5. Vieilles.
6. Mesure : D'un verbe gal.
7. Père d'Andromaque.
8. Commune près de Perpignan.
9. Sert à ouvrir une porte.
10. Point cardinal.
11. Règle.

Verticalement :

1. Mois de l'année.
2. Oiseau que représente ce dessin.
3. Article.
4. Partie la plus basse d'un bateau.
5. Dont la surface présente des stries; Semblable.
6. Qui ne produisent pas.
7. Une des collines de Jérusalem; Note de la gamme.
8. Poème de Virgile.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8.



Mortimer, revenant ce soir-là d'une visite au cheikh Abdel Rasek, est passé à proximité du chantier du docteur Grossgrabenstein. Ayant vu deux silhouettes se glisser dans le Mastaba, il les a suivies.

Parvenu à l'extrémité du boyau, Mortimer vient de déboucher dans une sorte de réduit rocheux à demi ruiné.

Un cul-de-sac!

... Mais alors, Bon Dieu, où sont-ils donc passés?... Aurais-je oublié quelque autre chambre? Il est vrai qu'avec un pareil éclairage, ce n'est pas impossible?... Retournons...

Mais après avoir en vain exploré le mastaba dans ses moindres recoins, Mortimer remonte à l'air libre...

C'est à n'y rien comprendre!

Voyons, je n'ai pourtant pas eu la berlue, tout à l'heure!... Ah, je veux en avoir le cœur net! S'ils sont là-dedans, il faudra bien qu'ils en sortent! Alors, embuquons-nous!...

Le professeur, s'étant mis à l'affût, attend, tandis que lentement les heures s'écoulent... A la longue, lassé, il songe à abandonner la partie...

... mais voici que deux ombres émergent soudain du puits...

Elles se dirigent aussitôt vers la planche d'accès...

Fichu boulot, chef!

Bah, c'est bientôt fini maintenant...

Mortimer reconnaît instantanément les voix...

Olrík!... avec Sharkey!... C'est trop fort!

Mais à cet instant précis, à quelques pas de là, une pierre se met à dégringoler avec bruit...

Damned! Qu'est-ce que c'est que ça!?

Peu importe... Filons!

... faisant sursauter les trois hommes...

??

?

Et les deux bandits s'empresstent de détalier...

Mais à peine a-t-il fait trois enjambées qu'il vient buter avec violence contre un homme accroupi et...

... culbute les quatre jorés en l'air par-dessus celui-ci...

A cette vue, Mortimer se redresse, et se lance à leur poursuite...

Mais tandis qu'il se débat pour se dégager, le visage de l'homme tombe soudain en pleine lumière.

Toi!?!